

Carnet de bord d'un TDAH

Soyez attentifs
lorsque vous visitez notre site :
www.soulieresediteur.com



**Du même auteur
chez le même éditeur :**

- *L'ordre des Ornyx : la confrontation*, 2011
- *L'ordre des Ornyx : les origines*, 2011
- *L'ordre des Ornyx : l'éveil*, 2010

chez Joey & Jim Cornu éditeur :

- *L'odyssée de Kisha Zycks : le secret Décalypse*, 2016
- *L'odyssée de Kisha Zycks : enquête sur l'affaire Décalypse*, 2015
- *L'odyssée de Kisha Zycks : l'affaire Décalypse*, 2014
- *L'odyssée de Kisha Zycks : la guilde de Sakomar*, 2013

Nouvelle :

- *Trahisons*, Revue Solaris, N° 207 (été 2018)

Patrick Loranger

Carnet de bord d'un TDAH
roman



**SOULIÈRES
ÉDITEUR**

www.soulieresediteur.com

case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec – du gouvernement du Québec.



Dépôt légal : 2020

**Catalogage avant publication de Bibliothèque
et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: *Carnet de bord d'un TDAH* / Patrick Loranger.

Noms: Loranger, Patrick, 1974- auteur.

Collections: Collection Graffiti ; 131.

Description: Mention de collection: Graffiti ; 131

Identifiants: Canadiana 20190037709 | ISBN

9782896074778

Classification: LCC PS8623.O733 C37 2020 | CDD

jC843/.6—dc23

Illustration de la couverture :

Jean-Paul Eid

Conception graphique de la couverture :

Annie Penrec'h

Copyright © Patrick Loranger et Soulières éditeur

ISBN 978-2-89607-477-8

Tous droits réservés

À tous ceux qui ont parfois (ou souvent)
l'impression de provenir d'une autre planète...

Comment survivre au ridicule

NOM: Tommy Côté

GROUPE: Secondaire 1-C

Avant-propos

J'ai entendu dernièrement à la télé un adage qui me sied à la perfection : « *la mémoire est une faculté qui oublie* ». On pourrait dire de la mienne qu'elle excelle au jeu de cache-cache. Je la qualifierais de volatile et de facile à perturber. En raison d'un manque chronique d'attention, je possède l'étonnante faculté de m'exposer au ridicule et à un lot de situations embarrassantes, sinon rocambolesques.

NOTE: CESSER D'OUBLIER
MON AGENDA À L'ÉCOLE

Voilà sans doute la raison qui a poussé mon père à m'acheter ce carnet. Lorsqu'il me l'a remis au début de l'année scolaire, il m'a fait part de ses attentes : y noter toute information importante à me rappeler. Il parlait non seulement des devoirs à remettre, mais aussi de mes tâches domestiques et de ces rendez-vous que j'ai tendance à oublier... Et il m'a demandé, index levé et regard sévère, de m'y atteler immédiatement.

Pour le moment, aucune tâche précise ne me vient en tête. J'ai du mal à me rappeler ce que j'ai oublié. J'écris donc ce qui me turlupine en attendant que ça me revienne.

Tant qu'à dire n'importe quoi, je voudrais clarifier qu'il ne s'agit surtout pas d'un journal intime (Eurk! Comme si j'avais besoin d'un confident capable de répéter mot pour mot tout ce que je lui raconte...), mais bien d'un carnet de bord, comme en tiennent les capitaines de la marine. Ce document de travail me servira donc à compenser mon étourderie naturelle, un trait que mes enseignants qualifient de « légendaire », ainsi que ma tendance à procrastiner. On dit que mes performances dans ce domaine sont athlétiques. Je prends donc la résolution d'y inscrire tous les trucs que je pourrai capter au fil des expériences, afin d'améliorer ces aspects de ma personne.

Tom C.

1 – Guide de survie en mathématiques

Vendredi, 14 octobre – Classe de monsieur Raymond Béland

« La Terre appelle la Lune ! Allô ? Tommy Côté ! Vous êtes avec nous ? »

Voilà comment monsieur Béland m'interpelle devant tout le monde. Quelle honte ! Je viens encore d'en manquer un bout. À cause de ça, il prétend que je déteste son cours ! Je crains qu'il ne me prenne pour un paresseux.

Je rassemble mon courage, petit à petit, pour lui dire, un jour, que l'algèbre et l'arithmétique sont pour moi une grosse poignée de sable qui s'échappe entre mes doigts. Bien trouvé, ça ! Je tiens enfin une bonne façon d'expliquer comment tous ces chiffres et ces lettres entrent dans ma tête pour en ressortir aussi vite. Voilà un exemple de ce que mon père appelle « avoir l'esprit volatil ». Je m'empresse de noter mes idées dans mon carnet de bord avant de les oublier...

Je navigue sur une mer d'idées agitée par le tourbillon incessant d'un cerveau surproducteur. Autrement dit, les idées, ça me connaît ! J'en ponds tellement que... Zut ! Je viens d'oublier ce à quoi je pensais.

Et l'enseignant me toise pour me rappeler que je dois rester attentif pendant son cours. J'acquiesce d'un signe de tête docile afin qu'il reprenne son discours soporifique.

Aïe! Mon cerveau refuse de gérer autant de mots inutiles par minute. Le prof achève à peine une phrase que j'en ai oublié le début. Ah! C'est à moi qu'il s'adressait?

— Excusez-moi, monsieur Béland. J'ai mal compris la question.

Les éclats de rire fusent dans la classe et les regards se tournent vers moi. Une chaleur se répand dans mon corps et je transpire. Mes joues deviennent des radiateurs.

NOTE À MOI-MÊME: QUAND LES AUTRES RIENT DE TOI, RIS PLUS FORT ENCORE, ILS CROIRONT QUE TU L'AS FAIT EXPRÈS.

Monsieur Béland braque sur moi ses yeux verts à rayons X. Ses cheveux noirs lissés me font penser à une perruque de figurine Lego. Je crois que mon humour le laisse de glace. Avec son visage de cire – il ressemble à une momie –, il m'implore de cesser de faire le clown.

Tandis que je fonce sur ma chaise, le prof reprend son cours et me laisse en plan. Il adresse sa question à quelqu'un d'autre.

Il m'a fallu quelques semaines pour comprendre qu'en première année du secondaire les méthodes d'enseignement diffèrent de

celles du primaire. Le rythme s'accélère, la matière se complexifie et je me retrouve à la traîne pour la moindre distraction. Je vis peut-être ce qu'on appelle « l'effet secondaire »...

En tout cas, les maths m'étourdissent. Ma tête est un boulier de Loto-Québec : je lis « 8021 », je mémorise « 0812 » et je transcris « 1082 », numéro complémentaire 28, Extra 1. Bingo ! Avec une telle gymnastique intellectuelle involontaire, composer un numéro de téléphone relève du sudoku olympique !

Monsieur Béland revient à la charge. Je crois qu'il me demande de résoudre le problème affiché au tableau numérique. Mes yeux sautent en vain d'un caractère à l'autre, puis sur l'horloge, la poubelle, la porte de la classe et à nouveau sur le tableau. Courage ! Le cours s'achève. J'analyse la situation et j'entame ma démarche de résolution.

Monsieur Béland soupire en secouant la tête.

— Tommy ! Arrête. Pourquoi tu fais ça de même ?

Il a parlé d'un ton sec. Est-il fâché ? Je hausse les épaules.

— J'appliquais la méthodologie que vous avez montrée en classe, Monsieur.

Silence gênant. À l'entendre, cette méthode ne s'applique pas dans ce cas-ci. Il y aurait donc un raisonnement différent pour chaque cas ?

— Tu es un original, toi. Essaie donc de mettre de l'ordre dans ta tête.

Monsieur Béland esquisse un geste d'impatience et passe à un autre élève. Son attitude et ses propos m'offensent. Je n'y suis pour rien si je ne peux même pas me fier à mon cerveau. Je changerais de place avec lui à l'instant, si je le pouvais.

Pendant que je rumine, le génial Éric Tremblay lève la main, prend la parole, décortique le problème avec aisance et le résout dans un claquement de doigts. Et le but!

Comment y arrive-t-il, lui, alors que moi... Bon, il a raconté que son père, un éminent chercheur, a reçu des offres pour travailler en Europe. Il se vante que le génie se transmet génétiquement. S'il dit vrai, ce serait donc aussi le cas chez moi. Mes parents sont des gens intelligents, bien nantis, à l'esprit clair et aux idées bien en place. Un peu trop, parfois... N'empêche, aucun trait, chez eux, n'explique pourquoi j'embrouille les choses à ce point. M'auraient-ils échappé par terre quand j'étais bébé?

Pour annoncer la fin du cours, monsieur Béland nous donne une quantité monstrueuse de travaux à rendre pour lundi, bien entendu. Pendant que je les note dans mon agenda, il en profite pour nous remettre la copie corrigée de notre dernier devoir. Il s'arrête devant moi et dit :

— Tommy, soigne ton écriture, bon sang. J'ai eu du mal à te déchiffrer.

Tiens, un autre prof qui a du mal avec ma calligraphie... S'il ne s'agissait que de ma tendance à mal former mes lettres : elles trébuchent aux portes de mon esprit et quand elles parviennent à sortir, elles se bousculent dans un désordre total. S'y glissent même des lettres du mot suivant. Il paraît que la CIA utilise des codes secrets de ce genre pour encrypter les communications sensibles. Je devrais postuler !

J'ai parlé de ce désordre avec mon père ; il croit que ma pensée va plus vite que mon crayon. Selon lui, je dois me concentrer et prendre le temps de remettre les mots à l'endroit et à leur juste place. Hélas, ça ne fonctionne pas pendant une dictée.

La cloche sonne, tout le monde se lève pour sortir. Le prof darde ses yeux de serpent sur moi et souhaite une bonne fin de semaine à tout le monde. Si je songe à la montagne de travaux scolaires qui m'attend, son sourire de glace m'apparaît mesquin. Je crois qu'il adore me faire souffrir. J'en mettrais ma main au feu... à couper... euh. Disons que j'en suis certain.

2 – Un cours de... quoi, déjà ?

Vendredi, 14 octobre – entre deux cours

Je me retire au fond du couloir pour éviter d'être dérangé. Assis par terre, j'écris dans mon carnet de bord quelques réflexions à poursuivre plus tard.

PENSE-BÊTE: J'EN SUIS À MON TROISIÈME RETARD POUR LA REMISE DU DEVOIR DE GÉOGRAPHIE. FAUDRAIT BIEN LE REMETTRE UN M'MENT D'NÉ POUR AVOIR DES POINTS...

Anne-Sophie Laberge-Dupont, une fille de mon groupe, vient s'asseoir près de moi et demande d'une voix traînante :

— Dis, Tommy, c'est quoi le prochain cours ? Qu'est-ce que tu fais ?

— Mes devoirs, je réponds en fermant mon carnet dans un claquement plus fort que je l'aurais voulu.

Du coup, elle sursaute et esquisse un mouvement de recul. Elle s'excuse ensuite de m'avoir dérangé, pendant que je me concentre pour répondre à l'autre question. En vain. Dans un haussement d'épaules, je lui avoue mon ignorance. La frustration me gagne ; j'ai consulté mon horaire hier soir et pas plus tard que ce matin en entrant dans la salle des élèves !

Je garde espoir qu'un brillant chercheur comme le père d'Éric Tremblay découvre un jour comment réussir une greffe de mémoire. La mienne emmagasine tout, mais n'importe comment. Résultat: je n'y ai plus accès ensuite. Elle fonctionne comme mon casier à effets scolaires. L'autre jour, j'oublie la clé du cadenas dans mon sac, et le sac, à l'intérieur du casier! Mon père m'a trouvé très comique. Il appelle ça de l'étourderie et me répète que je vis sur une autre planète. En fin de semaine, il a utilisé l'expression «émotivement décalé» dans une discussion avec ma mère; il paraît que j'intellectualise mes émotions. Wow!

Comment puis-je me rappeler chaque mot de cette conversation, mais pas de mon horaire? Les mains dans les poches, les yeux au plancher, j'accompagne Anne-Sophie vers la salle de classe en cherchant une réponse dans le motif du terrazzo. Quelqu'un me bouscule pour passer devant. Qui d'autre que Francis Duchêne, un autre élève doué, agirait ainsi par exprès? Contrairement à Éric Tremblay, le génie lui monte à la tête. Les enseignants le décrivent d'ailleurs comme «fantasque». J'ai encore oublié de chercher ce mot dans le dictionnaire.

Grand mince aux yeux bleus, cheveux châ-tains bouclés et sourire enjôleur, Duchêne paraît angélique devant les profs, mais dès qu'ils

ont le dos tourné, il prend plaisir à me pousser, à me faire un croc-en-jambe ou à éparpiller mes crayons et mes cahiers. La semaine dernière, il a poussé à bout Marc-André Mélançon jusqu'à ce que les profs le surprennent à riposter. Qui a subi une punition ? Mel (son surnom), bien sûr.

Duchêne s'assoit au pupitre où je viens de déposer mes effets, celui tout au fond de la classe. Il me fixe d'un air intimidant et me dit d'aller voir ailleurs. Raté ! Il ne m'effraie pas du tout. Je lève le nez vers lui et lui tourne le dos pour m'asseoir à la dernière place libre, pile devant le bureau de l'enseignante, « LA » place dont personne ne veut !

Vendredi, 14 octobre – classe de madame Boivin

PENSE-BÊTE : CONSULTE L'HORAIRE À LA FIN DE CHAQUE PÉRIODE POUR ARRIVER EN AVANCE AU COURS SUIVANT. AINSI, TU POURRAS CHOISIR TA PLACE.

Madame Boivin (les élèves mesquins la surnomment « *madame Bovin* », à son insu bien sûr) me toise de ses yeux aux reflets violets, globuleux sous ses énormes lunettes bombées. Sa tignasse teinte en roux « fluo », lustrée sous des couches de laque radioactive, trahit un désir de s'accrocher à une jeunesse qui ne veut

plus d'elle. Lorsqu'elle s'approche, j'ai l'impression de sentir son parfum, sans doute à base de formol.

— Aujourd'hui, annonce-t-elle dans un beuglement (tiens! je viens de trouver d'où lui vient son surnom), nous débutons une discussion passionnante sur le métier de vos parents. Espérons que cela puisse vous inspirer pour choisir celui que vous pratiquerez plus tard, ou à tout le moins, pour vous connaître un peu mieux. Tommy, veux-tu commencer, s'il te plaît?

Je l'aurais parié! Ses dentiers hypertrophiés me sourient. Pitié! Faites que le directeur m'appelle à son bureau, maintenant, pour m'attribuer par erreur un mauvais coup... J'essuie mes mains moites sur mon pantalon marine réglementaire. Tous les regards se braquent sur moi.

Dans mon dos, le ricanement pas discret de Francis Duchêne érafle mes oreilles sensibles. Bon sang! À cause de lui, aucun mot intelligent ne me vient à l'esprit. Je navigue au cœur d'un maelström. Je me lance timidement:

— Mon père vend des assurances et ma mère est... entrepreneure.

— Lève-toi, s'il te plaît, que tout le monde entende bien. Elle est entrepreneure en quoi, ta mère?

— Je ne comprends pas la question.

— L'entreprise de ta mère, elle fait quoi ?

— J'en sais rien. De la paperasse.

— Voyons ! Il ignore le métier de sa mère, lance Francis, moqueur.

Des élèves se paient ma tête dans mon dos, mes joues et mes oreilles surchauffent. L'envie de répliquer me serre les mâchoires. Il vaut mieux éviter de subir une autre punition, mes parents ont atteint leur seuil de saturation et moi aussi. Je regarde vers les fenêtres, hélas les stores sont fermés. Le silence tombe.

— Sais-tu ce que fait ta mère dans l'entreprise ?

Je me retourne vers la prof, stoïque.

— Elle administre une boîte qui compte quinze employés.

— Bon ! Voilà quelque chose, dit-elle en écrivant ces mots au tableau. Maintenant, qu'est-ce que son entreprise fabrique ou vend à ses clients ?

— Rien.

— Ben voyons... Elle fait son argent comment ?

— Elle fait de l'impartition.

— Ah ! D'accord, fait-elle en ajoutant ce mot à sa liste. Dans quel domaine ?

— C'est quoi, de l'impartition ? demande Nancy Jodoin.

Sauvé ! Si Nancy-la-bolle l'ignore, alors personne d'autre ne le sait. Pas même l'éblouissant

Éric Tremblay, qui lève un sourcil et m'adresse un regard difficile à déchiffrer. Je hausse les épaules sans honte.

— Tu ne le lui as jamais demandé? insiste Nancy, intriguée.

— Elle dit que c'est pas de mes oignons.

Je sais bien que ma mère ne m'a jamais envoyé promener de la sorte, mais je devais répondre autre chose que «je l'ignore». Bien joué: la classe éclate de rire et madame Boivin se désintéresse de mon cas. Elle s'éloigne de quelques pas pour sermonner les élèves qui chahutent. Son odeur étouffante se dissipe peu à peu. À défaut de pouvoir ramper sous les pupitres pour gagner la sortie la plus proche, je me rassois.

3 – Y a-t-il un voleur dans l'école ?

Vendredi, 14 octobre – classe de madame Boivin (encore)

Pendant que l'enseignante s'adresse au groupe, je cherche discrètement le mot « impartition » dans le dictionnaire. Voilà ce qu'on y dit :

« Mode de gestion qui consiste à confier, par contrat, à une tierce partie, des fonctions ou des opérations précédemment exécutées par l'organisation. »

Je n'ai rien compris. L'enseignante, qui m'a vu faire, me demande aussitôt ce que j'ai trouvé. Je lui lis intégralement la définition. Pour une rare fois, je ne trébuche sur aucune syllabe, ce qui me gratifie d'un air intelligent.

— Excellent, Tommy. Bel effort !

Excellent point pour moi ! J'ajoute que j'entends souvent prononcer le mot « contrat » à la maison. Madame Boivin me sourit de tous ses dentiers avant d'écrire au tableau les mots-clés « Gestion », « Exécution » et « Contrat ». Quelqu'un en profite pour m'expédier un avion de papier dans la nuque.

J'hésite à me retourner. Je lorgne plutôt l'horloge, pour voir du coin de l'œil Francis

me dévisager d'un air méchant. Las d'ignorer ses attaques incessantes, je le toise à mon tour par bravade silencieuse avant de ramasser son œuvre en origami.

Tombé à mes pieds, l'avion plié à la hâte porte sur ses ailes lignées de bleu l'inscription manuscrite : « *Pourquoi t'existes, espèce d'imbécile* ». J'ai à peine le temps de lever la tête que la main ridée de l'enseignante m'arrache le papier des mains. Ses yeux scrutent l'objet, puis mon visage.

— Là, Tommy, je suis déçue, dit-elle en secouant la tête. On va se reparler de tout ça après la classe.

Zut ! Je parie qu'elle croit que je m'apprêtais à lancer cet avion.

OBSERVATION : LORSQUE LES CHOSES FONT MINE DE PRENDRE UNE BONNE TOURNURE, C'EST QU'ELLES SONT SUR LE POINT D'ÉCHAPPER À MON CONTRÔLE. PAR CONTRE, SI J'ESSAIE DE DÉMONTRER CETTE THÉORIE, CELA NE SE PRODUIRA PAS.

Vendredi, 14 octobre – Après le cours de madame Boivin

L'enseignante me retient après le cours pour un entretien en privé, dans la salle de classe déserte. Je défends ma réputation avec vigueur, je ne suis pas l'auteur du mot inscrit

sur l'avion de papier. J'hésite à dénoncer Francis, qui me réclamerait aussitôt des comptes. Je commence à le connaître.

— Je te crois, Tom. D'ailleurs, ce n'est pas du tout ton écriture : les mots sont lisibles !

En avançant ainsi mon prochain argument, madame Boivin me confirme que mon honneur est sauf. Mais alors... quel motif justifie cette retenue ?

Elle sonde mon âme avec ses yeux exorbités. J'ignore comment réagir. Mes mains se tortillent en tous sens, mes pieds aussi, sous le pupitre.

— Dis-moi, reprend-elle sur un ton de confiance, as-tu entendu parler des disparitions d'articles scolaires survenues ces derniers temps ?

Je hausse les épaules. J'en entends parler pour la première fois, mais ça n'a rien d'exceptionnel : on m'informe toujours en dernier...

— Eh bien, reprend-elle. Des élèves affirment qu'on leur a « volé » un crayon pousse-mine, une règle, un rapporteur d'angles, un compas et même un cahier. On parle d'articles neufs et, pour l'instant, on n'a ni suspect ni preuve de vol. La direction nous demande d'ouvrir l'œil. C'est pourquoi je questionne des élèves au hasard pour tenter d'y voir plus clair. Cela dit, Tommy, je n'ai aucun soupçon à ton égard. Je sais cependant que tu es obser-

vateur, alors j'ai pensé que tu aurais pu voir quelque chose...

Moi, observateur? Flatté qu'elle me reconnaisse une telle qualité, je lui promets d'ouvrir l'œil. D'autant que je voudrais bien comprendre pourquoi une personne s'approprierait les biens des autres. Quel geste insensé et révoltant!

Dans le couloir désert, je lève le poignet pour consulter ma montre, un geste machinal, puisque je l'ai égarée dernièrement. Cette propension à les faire disparaître – c'est la quatrième – m'a valu de mon père le surnom « Copperfield ». Ce prestidigitateur célèbre saurait faire volatiliser des tas de choses incluant la Statue de la Liberté. Si je n'ai qu'une partie de son talent, je pourrais bien égarer ma maison...

Par la porte ouverte d'une classe, l'observateur que je suis jette un coup d'œil à l'horloge murale. Elle indique l'heure d'aller manger, ce qui explique mon ventre creux et les couloirs silencieux.

4 – Mon meilleur ami

Vendredi, 14 octobre – pause du dîner

Sans surprise, mon unique – et donc meilleur – ami, Keyton Caron, m’attend aux casiers. On le surnomme « *le Flash* » pour sa promptitude à passer à l’action et parce qu’il porte à chaque fête d’Halloween le costume du super-héros de *DC Comics*. Aujourd’hui même, son uniforme scolaire dissimule le fameux chandail rouge marqué de l’éclair jaune. Madame Boivin avait raison de dire que je suis observateur.

En avance, comme toujours, il me regarde arriver en tapotant sa montre. Unique témoin du moment où j’ai perdu la mienne, il agit ainsi pour se moquer. Ça n’a pas plus d’effet que s’il m’annonçait la météo d’hier.

— Te voilà déjà, dit-il, le sourire en coin.

— Je n’y suis pour rien ; madame « Bovin » voulait me parler.

— Ce n’est que ça. Je croyais que la psychologue t’avait intercepté.

— La psy ? Non ! Le dossier est clos. On a décidé d’arrêter les séances.

En septembre, les enseignants m’ont rencontré parce qu’ils trouvaient que j’étais timide et que je m’isolais dans un cocon. En discutant, nous avons mis ça sur le dos du passage

au secondaire et du changement d'école. Ils m'ont alors incité à voir l'intervenante scolaire, dans l'espoir de m'aider. En quelques séances, cette quadragénaire aux yeux toujours mi-clos, dont la physionomie lui donne un air naturel méprisant, m'a scruté jusque dans mon intimité. J'ai trouvé pénible qu'elle déforme et interprète mes réponses à sa guise, alors j'ai bluffé. Elle y a perçu une attitude défensive et affirme qu'il s'agit là d'une réaction à un conflit. J'ai d'abord nié, mais comme elle insistait, alors j'ai tenté en vain de lui trouver un contentieux à décortiquer. Je ne lui en imaginerai pas un pour lui faire plaisir. Elle croit donc que je m'enfonce dans le déni. Bref, ces entretiens ne mèneront nulle part tant qu'elle ne changera pas de disque. Quant à moi, j'en ai soupé de ses interrogatoires.

Je me tais, le temps de récupérer mon sac-repas dans ce fameux casier qui m'a donné des sueurs froides. Je ne sais pas poursuivre la conversation et, en même temps, composer la combinaison de lettres qui déverrouille mon cadenas. Je dois faire une chose à la fois.

ANECDOTE: EN DÉBUT D'ANNÉE, J'AI ÉGARÉ LES TROIS CLÉS FOURNIES AVEC MON CADENAS EN AUTANT DE SEMAINES. AUCUN DES GADGETS DONT MES PARENTS ONT ÉQUIPÉ MON TROUS-

SEAU N'A PU SURPASSER MON TALENT INNÉ-GALÉ POUR LES ÉGARER. LA COURROIE À PORTER AUTOUR DU COU A FAILLI M'ÉTRANGLER ALORS QUE JE DESCENDAIS DE VOITURE; L'ATTACHE POUR CEINTURE S'EST BRISÉE QUAND J'AI ACCROCHÉ AU PASSAGE UN BOUTON DE TIROIR; LE PORTE-CLÉS MAGNÉTIQUE EST RESTÉ AIMANTÉ DIEU SAIT OÙ ET LE BRACELET-PORTE-CLÉS S'EST CASSÉ, AVANT DE TOMBER DANS UN PUISARD. EXASPÉRÉ, MON PÈRE M'A PROCURÉ UN CADENAS À NUMÉROS, MAIS J'EN AI OUBLIÉ LA COMBINAISON. JE L'AVAIS POURTANT NOTÉE DANS MON AGENDA, RESTÉ ENFERMÉ DANS LE CASIER... VERROUILLÉ. QUAND J'AI DÛ ME RÉSOUDRE À DEMANDER AU CONCIERGE, MONSIEUR BEAUBIEN, DE COUPER L'ANNEAU POUR ME PERMETTRE DE RÉCUPÉRER MON REPAS, IL VA SANS DIRE QUE CEUX QUI AIMENT SE PAYER MA TÊTE EN ONT EU POUR LEUR ARGENT.

Vendredi, 14 octobre – salle à dîner des élèves

Je rejoins Keyton près de la table où mange l'un de ses copains. Darren Aubry, alias « la tête à claques », doit ce surnom à son sens inné de l'aventure et à sa malchance chronique. En raison de son hyperactivité et d'une imprudence carabinée, Darren ne passe pas une saison sans se casser la figure. La jambe gauche enveloppée dans une attelle en fibre de verre déjà couverte de graffitis, bien appuyé sur ses béquilles, il raconte à Keyton les mésaventures qui lui ont valu quatre jours de congé forcé.

— Je me suis planté solide en fin de semaine. J'ai brisé ma planche à roulettes et je m'en suis tiré avec une joue éraflée et une jambe cassée. C'est rien à côté de la commotion cérébrale que j'ai eue en cinquième année!

Cette année-là, il avait manqué une semaine de cours après un accident de BMX. Dix jours avant les vacances d'été, on l'a revu à l'école avec les deux bras immobilisés jusqu'en haut du coude. J'essaie d'imaginer comment il se débrouillait pour...

— Ça va, Tom? me demande Darren.

J'étais dans la lune, comme d'habitude. J'ai toujours des tas de choses à me dire.

— C'est plutôt à moi de te demander ça. Comment va ta jambe?

— Fracture simple du péroné. Je n'ai même pas mal. J'ai passé les premiers jours de la semaine à jouer au X...

L'arrivée d'Émilien Dufieux interrompt notre discussion.

— Hé, mais c'est le retour du cascadeur! s'exclame notre camarade français qui a immigré en janvier dernier avec ses parents, tous deux ingénieurs.

Celui-là, il n'est jamais pressé, pas très ponctuel non plus. Sociable à l'extrême, il considère tout le monde comme son ami et s'attarde ici et là pour échanger avec tout un

chacun. D'aucuns disent qu'on ne fait qu'attendre après lui. Sa franchise cause parfois des imbroglios, mais elle aide aussi à les résoudre.

— Ça veut dire quoi, « bêcher » ? me demande-t-il après une brève conversation avec Darren.

— De quoi ? je réponds.

Ça y est, je viens encore d'en manquer un bout...